

LA PART DE FRAGILITÉ

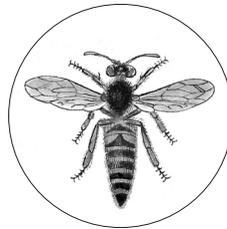
Du même auteur
chez le même éditeur :

SONNETS

GERMONT

LA PART
DE
FRAGILITÉ

roman



La Coopérative

© Editions de la Coopérative, 2016.
www.editionsdelacooperative.com
Diffusion-distribution : Les Belles Lettres

LA PART DE FRAGILITÉ



I

Un jour, lors d'un dîner, un ami qui écrit m'intéressa beaucoup en parlant de la distance juste que tout artiste doit trouver pour réaliser son œuvre. Il disait que cette distance était nécessaire, par exemple, au sculpteur ou au peintre face à son modèle. On pouvait même dire qu'il devait la rechercher également par rapport au bloc de pierre à sculpter ou à la toile attendant ses couleurs. Bien plus, elle devait exister ensuite entre les spectateurs ou lecteurs et l'œuvre qu'ils découvraient. Pour mieux se faire comprendre, il évoqua aussi l'espace qui doit nous séparer d'un miroir afin que nous puissions nous refléter. Et il le définit d'un mot : l'entrespace.

Pour une fois, j'intervins dans la conversation et déclarai que ce problème se posait en fait tout au long d'une vie. Pour vivre harmonieusement, il faut trouver la distance appropriée entre soi-même et ce qu'on vit. C'est même la condition première de toute action réussie. En se détachant légèrement de

ce qu'on entreprend, ni trop ni pas assez, on garde constamment la capacité de le corriger, de l'adapter et ainsi de le mener à bien.

Il se déclara absolument d'accord avec moi. En réalité, assura-t-il, l'entrespace est une nécessité qui s'impose dans toutes les affaires humaines. Si nous le négligeons, nos actions deviennent inefficaces à force de rigidité et de simplification. Nous passons d'une pensée vivante à un dogme figé, nous ne parvenons plus à rester en contact avec le réel. Il nous manque cet espace par lequel nous pouvons respirer, laisser passer...

(L'ami hésita un instant, et d'autres convives donnèrent une série de réponses parfaitement justes : le souffle, la liberté, la vérité, le changement, le retour aux sources. Comme il est un peu poète, il ajouta : l'amour.)

Il parla de cette distance imperceptible et pourtant nécessaire entre la main amoureuse et la peau qu'elle caresse, entre le souffle ardent et les lèvres s'entrouvrant doucement pour le baiser. Quand l'amour passe ainsi entre deux êtres, l'harmonie est indestructible. Entre les deux corps et âmes qui se chérissent, l'espace n'est que la possibilité enivrante de se rapprocher pour s'unir.

Il parla un bon moment, et Marc l'écouta d'un air songeur, plus sérieux que de coutume.)

En rentrant, je repensai à cette conversation et me dis que longtemps j'avais eu du mal à trouver l'entrespace nécessaire à une vie vraiment heureuse. Je me consacrais à ce que je faisais sans y réfléchir, sans songer que mes actions produisaient des résultats qui pouvaient correspondre ou non à mes désirs.

Très jeune, j'ai été sensible au mauvais fonctionnement du monde humain. Nous étions en plein gouvernement socialiste. La société s'appauvrisait à vue d'œil, mendiants et sans-abri étaient de plus en plus nombreux dans les rues, et l'aspect de la population des villes se modifiait de façon incroyable. Je n'avais aucune conscience politique, mais je me sentais mal à l'aise.

Je suis heureux aujourd'hui de penser que j'avais de bons yeux et ne me laissais pas abuser par les discours des médias ou des partis. On avait beau prétendre officiellement que la France était sur la voie du progrès, je voyais bien qu'en réalité elle était en régression.

Si j'avais eu à l'époque davantage d'entrespace, j'aurais su ne pas me décourager devant ce constat. J'aurais au contraire cherché à améliorer la situation de mon mieux, en m'efforçant de mener moi-même une vie harmonieuse, qui créerait un milieu limité encore mais s'opposant aux pressions de la société que je désapprouvais. Le temps d'une telle rénovation n'était pas venu pour moi, cependant, et le

spectacle du monde m'emplissait seulement d'une colère impuissante.

A vingt ans, je vis mon existence bouleversée par la mort de mon père. J'étais fils unique, et ma mère paraissait totalement désemparée. En quelques semaines, je décidai d'abandonner de vagues études d'économie pour prendre en main la petite entreprise familiale à laquelle mon père avait voué sa vie.

Je cessai définitivement de réfléchir sur moi-même et mes rapports avec le monde. Une seule chose compta désormais : tout faire pour que les efforts de mon père ne soient pas restés vains et pour assurer le bien-être de ma mère. On me qualifia de bon fils, ou d'ambitieux révélé à lui-même, ou de jeune inconscient. Personne, en tout cas, ne put m'accuser de rechigner au travail.

J'ai passé ainsi les années de ma première jeunesse à aligner des comptes, à jongler avec des chiffres hostiles et capricieux, jusqu'au jour où ils se plièrent enfin à ma volonté. Peu à peu, l'entreprise devint suffisamment solide pour prospérer non plus au prix d'un labeur incessant mais par un mouvement pour ainsi dire naturel. J'ai connu des moments de bonheur intense en sentant que j'avais réussi à assurer son avenir.

J'ai la conviction que l'essentiel est de prendre la bonne direction. On peut ensuite rencontrer des

obstacles redoutables, mais ils ne sauraient résister à des efforts dont l'efficacité est décuplée par l'impulsion initiale. Mon père m'avait légué des bases solides, et tout mon mérite fut de ne pas chercher à changer ce qui était excellent et de m'en servir au contraire pour l'enrichir par de nouvelles réalisations.

Fabriquer des produits, les vendre, c'était un type d'affaires qui me convenait. Je n'aime pas les opérations trop abstraites, où l'argent perd son ancrage dans la réalité. Je voulais garder présente à mes yeux l'origine de ma fortune. Peut-être aurait-elle augmenté plus vite et plus considérablement si j'avais été moins sage, mais elle n'aurait pas été durable.

Sans doute avais-je besoin de travailler ainsi pour oublier non seulement mon chagrin d'orphelin, mon dégoût devant l'état du monde, mais aussi mon trouble face à ma propre nature. Je ne pouvais rien, en effet, contre l'attirance que j'éprouvais en voyant certains garçons dont la beauté me séduisait plus profondément que celle des femmes.

Je n'avais pas envie de céder à ces attirances. Pas envie, en tout cas, qu'elles soient au centre de ma vie. Mon éducation assez rigoriste ne me préparait pas à braver une hostilité encore largement répandue, surtout dans les milieux que je fréquentais alors.

De toute façon, j'avais décidé assez rapidement que la passion n'était pas pour moi. Je n'avais aucune

intention de tomber amoureux, et par chance je découvris que je plaisais plus aisément que je n'étais séduit. Je remis le problème du mariage à un avenir lointain. Pour l'heure, ma volonté se concentrait tout entière sur la réussite de mon entreprise.

J'avais des amies – des fiancées, comme disait ma mère. Elle-même ne semblait d'ailleurs pas vraiment dupe de ce terme bien ambitieux pour des liaisons qui ne visaient qu'à une satisfaction momentanée. Honnêtement, j'ai peine à comprendre moi-même comment mes conquêtes pouvaient supporter ma froideur et ma légèreté. Sans doute ne valaient-elles guère mieux que moi.

C'était ce que je voulais. Si elles se révélaient sensibles, intelligentes, en somme susceptibles de souffrir, je les quittais aussitôt. Je devais donner l'impression d'un lâche, et pourtant mes abandons rapides étaient ma seule concession à l'honnêteté. Je ne me sentais pas capable de m'attacher à ces filles, pas plus qu'aux garçons que je rencontrais.

Car je rencontrais des garçons... J'étais en colère contre moi, j'avais honte, mais je ne pouvais m'empêcher de fixer sur des visages trop séduisants un regard qu'ils semblaient reconnaître aussitôt et auquel trop souvent ils répondaient par un sourire.

(Marc avait profité d'une halte lors d'un voyage pour entrer dans ce bar d'une ville de province, où per-

sonne ne le connaîtrait. Il se sentait différent de tous ces garçons, les méprisait presque de se rassembler ainsi publiquement pour s'offrir les uns aux autres. Se prostituer, pensa-t-il rageusement. Mais lorsque l'un d'eux, qu'il avait trouvé beau, se détourna sans un sourire, il sentit avec horreur son cœur se serrer...

Maintenant il allait falloir sortir de cet appartement inconnu. Quelle sottise d'être resté toute la nuit. Le soleil traversait sans peine les rideaux pâles, d'un goût si banal. La lumière caressait les deux corps étendus qui étaient la seule beauté de cette chambre tristement impersonnelle. Marc regarda le visage de son compagnon encore assoupi et se dit avec accablement qu'il avait l'air sensible et gentil. Ne pas faire souffrir, surtout ne pas faire souffrir. Dès que l'autre s'éveilla, parut sur le point de parler, il se pencha sur lui et l'embrassa comme pour le bâillonner.)

J'étais toujours parvenu à m'en tirer avec le minimum de chagrin pour les autres comme pour moi-même. Néanmoins, je me sentais affreusement las de ces aventures qui ne m'ouvraient aucune perspective heureuse. Filles ou garçons, toutes mes rencontres ne faisaient que me conforter dans ma solitude. En dehors de ma réussite dans les affaires, mon existence me semblait dépourvue de tout intérêt. Jusqu'au jour où je rencontrai Françoise et crus avoir trouvé enfin la solution à mes problèmes.



J'ai toujours eu besoin de femmes dans ma vie. Elles me donnent souvent l'impression d'être plus disponibles et plus sages que les hommes. J'aime les regarder, entendre leurs voix plus douces. Il me semble qu'elles sauront résoudre toutes les situations difficiles où je puis me trouver, grâce à leur pragmatisme, à leur sens de la vie. De sorte qu'elles sont déçues par moi en découvrant que je désire moins les protéger qu'être rassuré par elles.

A vingt-cinq ans, je soutenais très sincèrement que l'amitié était impossible entre un homme et une femme. J'en attribuais toute la responsabilité aux femmes. J'assurais que je n'en avais jamais rencontré une qui, à un moment ou un autre, ne se lassât de liens platoniques et ne préférât se lancer dans un jeu de séduction plus ou moins périlleux.

Si j'avais été sincère jusqu'au bout, j'aurais reconnu que moi-même ne leur disais jamais toute la vérité sur mes désirs. Je ne décourageais pas leurs

approches, sauf évidemment si elles ne me plaisaient pas. En réalité, les séduire était aussi un moyen de me rassurer, quitte à leur mentir. C'était moi qui leur interdisais toute amitié en leur refusant ma franchise.

Du reste, durant toutes ces années de ma vie, je peux dire que je n'ai eu aucun ami, même parmi les hommes, tant je tenais à mes mensonges.

Peut-être ai-je senti dès cette époque que Françoise pourrait être une amie pour moi, qu'elle ne me demanderait que ma confiance et ma sincérité, au risque d'en être blessée. Elle aurait pu me comprendre, me pardonner. Mais elle était belle, d'autres la courtoisaient. J'avais envie de la séduire, j'étais heureux de lui plaire et préférais ne pas réfléchir à la responsabilité que je prenais, d'autant qu'elle-même semblait décidée à me conquérir.

Nous nous ressemblions – tous les deux blonds aux yeux bleus, de caractère calme, un peu silencieux. Comme je l'ai dit, j'avais vingt-cinq ans. Après des années de travail, mes affaires se portaient bien. Il me semblait que je devais à ma mère un mariage qui la rassurerait sur mon avenir. Et je ne voulais pas déchoir aux yeux de ceux qui n'étaient pas mes amis mais avec qui je vivais et dont je partageais en apparence les valeurs et les conceptions du bonheur.

J'avais l'impression de n'avoir jamais eu de va-

cances, ni même de jeunesse. Après notre mariage, nous sommes partis en voyage. Je me demande maintenant si je ne voulais pas l'emmener loin de la réalité de mon existence mensongère, loin du malheureux que j'étais, qu'elle ignorait et dont j'aurais voulu qu'elle ne fît jamais connaissance.

(Marc et Françoise formaient ce qu'on appelle un beau couple. On les regardait quand ils entraient dans une pièce, on leur souriait. Les commerçants et les hôteliers se réjouissaient de voir en eux la richesse s'allier à la jeunesse. C'était une richesse honorable, aux yeux de Françoise, car elle était le fruit du travail, de l'honnêteté. Sans doute la seule honnêteté que Marc pouvait lui témoigner.

Il était heureux de découvrir dans la salle de bains les flacons de parfum, les crèmes, les lingerie attestant la présence d'une femme. Il aimait la voir prendre possession même d'une chambre d'hôtel, en modifier insensiblement l'ordonnance, l'habiter comme lui-même s'en serait senti incapable.

Il était heureux d'avoir assez d'argent pour l'emmener dans des restaurants luxueux, lui offrir des bijoux. Elle s'habillait avec goût, parlait doucement, lui souriait sans faire attention aux autres. Il aurait voulu la faire admirer au monde entier. Sa mère lui disait souvent : Tu es un propriétaire dans l'âme. Il n'en avait pas honte. Il en jouissait.)

J'ai vraiment été heureux, les premières années. Nous étions absorbés dans les plaisirs immédiats de l'installation d'un appartement, des sorties, des voyages. Je devais souvent m'absenter pour mon travail, et Françoise pouvait rarement m'accompagner car elle tenait à poursuivre ses études – elle avait cinq ans de moins que moi. Nous nous arrangions pourtant pour partir fréquemment ensemble, pour improviser des vacances. Au fond, j'avais moins envie d'un mariage que d'un éternel voyage de noces.

Malgré sa jeunesse, je crois que Françoise fut très tôt consciente de mes réticences secrètes, presque involontaires. Pendant de longs mois, je réussis à nous plonger dans une atmosphère de déplacements et de changements incessants, de sorte que mon manque d'engagement s'en trouvait pour ainsi dire masqué. Mais je remarquai bientôt qu'elle paraissait moins satisfaite, ou plutôt moins heureuse.

Elle commença à me reprocher de ne pas vraiment lui parler, de la tenir à l'écart de ma vie. Elle savait bien que c'était faux, que j'aimais au contraire discuter avec elle de mes affaires, de mes projets, que j'appréciais à son juste prix son intelligence si vive. Son intuition devait sans doute lui souffler que rien n'est plus facile pour l'amour que de berner l'intelligence. Et elle se sentait obscurément flouée par mon amour.

Je refusais toujours de me remettre en question – il était plus commode de me mettre en colère. Je

l'accusais d'incompréhension, d'injustice, et je me servais de la volupté pour lui prouver ma bonne volonté. Françoise était si bonne qu'elle se rendait à mes raisons, promettait de me laisser du temps. Nous savions que nous nous aimions, et nous n'étions pas prêts à reconnaître que cet amour n'était pas de ceux qui fondent un mariage.

J'entrai dans ma trentième année avec toutes les apparences du bonheur et de la réussite. J'étais un homme d'affaires reconnu, un époux comblé. Les autres ne cessaient de me le répéter, et je m'efforçais de croire que leur conviction prouvait que j'en étais moi aussi convaincu. J'avais encore plus peur de décevoir mon entourage que moi-même.

Françoise venait d'une famille nombreuse et gardait la nostalgie d'une grande maison où chacun menait sa vie à part, en toute liberté, mais sans jamais se sentir abandonné. Fils unique et parfois solitaire, j'aspirais autant qu'elle à la sécurité d'un cercle étendu et rassurant d'être unis à moi par des liens indestructibles. Nous en avons souvent parlé comme d'un désir commun, qui rendait encore plus certain notre bonheur à venir.

Je me surpris moi-même à reculer de mon mieux les bornes de cet avenir si désirable. Françoise parla très tôt d'avoir un enfant, mais je n'eus guère de peine à la convaincre que ses études risqueraient d'en pâtir

Quand elles furent terminées, je déclarai plus prudent d'attendre que sa vie professionnelle soit bien entamée pour franchir un pas si décisif. Et en désespoir de cause, j'insinuai que mes affaires me prenaient encore trop de temps et d'énergie pour que je puisse envisager d'être un père digne de ce nom.

Françoise ne comprenait plus. Il lui arriva même de pleurer, ce qui me bouleversa. Le pire était que j'aurais passionnément voulu avoir des enfants, que mon refus me paraissait à moi-même injustifiable. Nous avions de l'argent, nous étions jeunes, il semblait que fonder enfin une famille fût le couronnement logique de ces années.

Seul face à moi-même, je dus m'avouer l'inauvouable. Je me rendis compte qu'en fait j'avais peur de tant m'engager que tout changement ensuite me serait interdit. Si j'avais des enfants, je savais que je ne pourrais jamais aller avec un garçon.

Aussi étrange que cela puisse paraître, c'était pour moi une question de principe. Me marier avec une femme me semblait moins irréversible que mettre au monde un enfant. Encore aujourd'hui, j'en suis persuadé au fond de moi. Il me fallait donc reconnaître que je refusais en réalité de me lier corps et âme à Françoise, malgré mon amour pour elle.

Peut-être s'en doutait-elle, mais elle ne me le dit jamais. Elle cessa même d'évoquer aussi souvent son désir d'enfant. Je sentais pourtant qu'elle ne se résignait qu'à contrecœur, qu'elle ne renonçait que

provisoirement à réaliser son bonheur. Peut-être aussi avait-elle pitié de ma souffrance, qui n'était pas moins profonde que la sienne.

(Avoir un enfant, l'accomplissement dont tout homme rêve à un moment ou un autre ! Créer par la seule force de l'amour, donner le jour à un être nouveau dont rien ne pourra le séparer. Françoise pouvait-elle comprendre à quel point Marc était rongé de regret et de tristesse à l'idée d'être privé de cette joie ?

Mais que tout être aimé par notre corps devienne notre enfant, c'est peut-être le sens secret de l'amour. Que nous soyons l'enfant de l'être que nous aimons, qu'il nous mette au monde par son amour. Que nous ne puissions naître vraiment sans lui. Si c'est vrai, Marc avait raison de préserver, même à un prix aussi cruel, la possibilité pour lui de venir réellement au monde.)

Moi qui étais aux yeux de tous un époux exemplaire, un citoyen modèle, j'avais de bien étranges principes. S'il m'arrivait de m'interroger sur ce qui me poussait vers les garçons et non seulement vers les filles, je me disais que la question ne se posait pas car il n'y avait aucun rapport entre les deux. Même en songeant aux souvenirs de ma chair, j'affirmais simplement que la volupté que je ressentais dans les deux cas était

complètement différente, que toute comparaison était absurde. Tout au fond de moi, je convenais que mon corps préférait les garçons. Mais j'étais sûr que mon âme préférait les femmes.

Et puis, j'étais fidèle à Françoise. C'était du moins ce que je me répétais, et dans ce cas-là, bizarrement, seul le corps comptait, je n'accordais plus la moindre importance à l'âme. Je ne couchais plus avec des garçons. Je crois qu'en fait j'aurais pu prendre une maîtresse, mener avec elle une double vie, sans avoir l'impression de tromper ma femme, tant j'étais obnubilé par mon sacrifice d'avoir renoncé à mes aventures masculines.

Je ne sais toutefois ce qu'aurait dit Françoise si elle avait su que je me rendais régulièrement dans des boîtes acriennes, où je prétendais ne venir que pour boire et me distraire puisque, justement, il n'y avait que des garçons à séduire. Je me faisais aborder, bien sûr, et j'avais un merveilleux sentiment d'impunité en racontant à mes conquêtes que j'étais ravi de leurs attentions mais qu'hélas, je n'étais pas concerné, n'aimais que les filles et d'ailleurs étais heureusement marié. Je crois bien qu'au bout de quelques verres je parvenais presque à y croire. Je ne souffrais même plus.

Je ne me rappelle pas sans honte une ou deux soirées où je me suis rendu avec Françoise et des

couples amis dans des boîtes de ce genre. Je la serrais tendrement contre moi et jouissais des regards que lui lançaient les hommes et les femmes qui la désiraient. J'essayais de ne pas penser à ce que pouvaient être mes propres désirs.